



L'île des anamorphoses
 seconde version de Luminitza C. Tigirlas
Je autant Jifit que J-Illarion

À première vue, il n'est qu'un crâne chauve. Surface ronde et brillante pour refléter la lune pleine ou l'activité strombolienne. Ou la luisance d'un ver ? Pas un vermisseau de terre mais un asticot, de ceux qui s'écrient dans votre pomme écarlate lorsque vous commencez à mordre dedans.

Piqué ou pas des vers, mon ami Jifit a sa lueur propre, il est obsédé par un îlot pronominal et ses capacités anamorphosiques. À un tel point que ce grand garçon s'effraie lui-même, fait appel à Jorge Luis B. et le charge de soumettre une bande d'iliens solipsistes au régime d'écriture à la troisième personne. Cette idole de mon compère en a été affligé jusqu'à l'amnésie de son nom. Jifit a été obligé de le traiter aux ondes ultrasonores afin de le lui inoculer à nouveau — Borges ! Borges !! Borges !!!

Effleurant du bout des lèvres ce nom de son passé dans le sillon des « ruines circulaires », Jorge Luis B. s'est révélé dans l'une de ses apparences favorites. Il s'y faisait rêver par un autre. L'étranger émetteur de ce semblant d'existence était Rainer Maria R. qui — craignant les pactes mystiques lors des Moments vécus *in extremis* — se dénonçait comme un *Il*. Le Je qu'on supposait à une époque à Rainer Maria R. devait souffler sans relâche dans l'embouchure de l'espace intérieur ouvert aux mondes. Une passoire pour les énigmes spatio-temporelles, que nous recevons sous forme de poussières. Un tamis pour le vent du vide...

Jifit, le monomaniac, ne va pas chercher Rainer Maria R. dans l'Océan de l'Ouvert à Capri. Il évite cette île formée de calcaires hilarants en face de Sorrente comme si le Vésuve allait se donner des ailes et le poursuivre de sa lave. Ou, comme si Rainer Maria R. se tenait toujours quelque part par-là...

La vanité de Jifit se satisfait de Jorge Luis B., une émanation ou projection devenue PROJET, une pierre lancée dans la marre : « *L'île des anamorphoses* est à la portée de chacun ! Écrivez votre propre île, oubliez la nouvelle apocryphe du deuxième grand aveugle après Homère ! » L'appel onirique se répète treize fois, en treize langues... en treize mirages d'îles...

Et voilà une ruée d'orpailleurs-écrivains qui renoncent à renoncer. Rien de plus facile pour Jifit de devenir leur ogre lorsqu'il se pseudo-nomme Toussaint et touche des droits d'auteur pour *Viens vertige sur les 4M* ! Son rêve de triplicité en Marie-Madeleine-Marguerite est aussi vrai que cette hantise presque générale de la Mère immaculée de l'oiseau *Măiastra*, parfaitement poli, qui vole de nuage en nuage en pépianant : di-eu di-eu- di-eu.

Mon copain s'est risqué à faire croire dans son roman au dépérissement de Jorge Luis B. qui aurait inventé *Freud-le-milan* et la troisième personne en littérature. Jifit achève majestueusement ce monstre sacré sur *L'île des anamorphoses* où une ombre internée de l'Argentin se remet à écrire à la première personne. Dans ses nouvelles écritures, le narrateur s'insurge contre l'astre qui lui a brûlé le cristallin.

Mais pourquoi Jifit a-t-il absolument tenu à faire un film à partir de son premier livre ? Quelque chose me fait croire que Jifit a maintenu en incandescence les projecteurs du tournage sur les yeux de Jorge Luis B. N'est-ce pas un retour par superposition sur les lieux du crime à venir ? Un arrêt sur l'image d'un homme contraint à la cécité par son Je grandiose, amputé de son *Il*. Pourtant le pronom *Il* est si maniable lorsqu'on n'a pas envie de se tremper directement.



Jifit n'a pas hésité à bannir la troisième personne du territoire des rêves. Mais ce n'est pas pour rien que je participe depuis des années à son spectacle « Aime ! /Aime ! /Aime ! /Aime ! ». Si personne ne me voit sur scène c'est parce que je suis le coiffeur attiré de mon ami, qui n'était pas encore déplumé lorsqu'il a rencontré Marie Madeleine Marguerite de Montalte. Il me garde comme témoin de sa non-calvitie dans l'amour. Je ne songeais pas à être coiffeur amateur avant une injonction qui m'est tombée sur la tête (dégarnie par la leucémie depuis la puberté et à tout jamais) : « Tu dois répondre à ta destinée. » Jifit, collègue en troisième année à l'université, m'avait asséné cette impulsion et il a su viser : mon nom de famille n'est autre que... eh oui ! c'est Coiffe. Avant Jifit, j'ai tressé quelques toisons de camarades, simplement par jeu...

Côtoyer Jifit depuis des années dans son intimité insulaire m'a donné l'audace de lui jouer une farce. Il est loin de se douter, mais je me suis fait passer pour une femme qui signe un texte *Ex ponto : à l'autre anamorphique*, dont le narrateur est un homme. J'ai adressé tout cela au PROJET qui a bien mordu à mon hameçon. Aussitôt on m'attribua le code d'étoile BP-OF-79 et ma nouvelle commença à scintiller dans le ciel ténébreux de Jifit qui se cache comme toujours derrière le pseudo-Toussaint.

(Telle que je vois son île, elle se tisse en fils de soie accrochés aux plantes sous-marines. À l'abri dans une cloche d'air, ce mâle de l'argyronète aquatique se prend, qui sait ! pour le mandataire légal de Jorge Luis B. Ma représentation est assez obscure, mais le scaphandrier de cette bête est réel.)

Enfin, mes balbutiements ne doivent pas empêcher qui que ce soit de cliquer sur la Nova numéro 79 dans le ciel de ce Babel inédit, la bibliothèque virtuelle de Maestro Jifit. Ensuite vous pourrez me lire, le principe est assez simple, Jifit n'a pas lésiné sur les moyens pour la mise en œuvre de son BP. Patience tout de même ! Les étoiles de chaque version de La nouvelle apocryphe sont en mouvement perpétuel, cibler la 79^e, par exemple, demande un face à face intense entre les clignotements du méga-dispositif dit Borges Projet et ceux de nos pauvres yeux.

Les miens ont été tout aussi troublés que si j'avais plongé mon regard épris dans celui de Jifit. Le ferai-je un jour ? Qui sait ?... par hasard. Il suffit qu'on se trouve sur la bonne longueur d'onde ou sur la toile de fond idoine. Parce qu'en dehors de celle du Net, il y a toutes sortes de toiles.

Tout à l'heure à La Sucrière je me tenais devant *L'hypertoile du présent* que Saraceno (à chaque temps son Argentin !) exposait à La Biennale de Lyon. Envoûté, pris dedans, quel décodage peut-on tenter ? Juste une description : dans un cadre illuminé par un faisceau une araignée vivante fait vibrer la toile.

A-t-elle été nourrie récemment ? Je frémis : serais-je un morceau à son goût ? À ma gauche un rayon étincelant projette le fragment de *163 000 années-lumière*, une autre création de Saraceno, le jet du Grand Nuage de Magellan qui pénètre la toile d'araignée d'une teinte bleu pâle.

Des draperies épaisses occultent ma sortie de la pièce noire, je commence à étouffer. Je reviens sur mes pas et défaillant, j'ai la sensation d'être parcouru par des araignées dans l'atelier de l'artiste. Comment ai-je pu me retrouver à Berlin où Saraceno s'entoure de son harem de 300 espèces d'Aranéides ? Il dit les aimer vivantes, les entretenir dans un infini dialogue non-humain et confondre leurs tissages selon son humeur de pesanteur. Elles œuvrent dans des boîtes transparentes suspendues, que sa main tourne périodiquement — le motif de leurs fils se déforme, devient autre, introuvable dans la nature.

Nageant en sueurs dans l'angoisse aux pieds de ce fou d'Arachné qui me propose une musique, j'entends le bruit métallique de leurs mandibules qu'il a enregistré pour un court-métrage, *De*



l'Anthropocene à l'Aerocene. Enfin, j'ai trouvé mon *Il-des-aires*, île déserte par un moi défait, diffracté en milles factions...

- Le visionnage de l'installation par le bord inférieur est interdit ! Monsieur, levez-vous tout de suite, qui vous a permis de vous allonger ici ?

La voix de la guide, empressée de donner des explications à son groupe, est irritée, ma figure affalée sur la moquette l'insupporte, elle gâche la première impression des visiteurs et l'équilibre de l'œuvre. Mon *Il-des-aires* se tait comme une carpe pendant que la main d'un vigile m'extrait avec précision de l'espace arachnide, me soulève, me traîne, entre-ouvre les rideaux et me pousse dehors comme une mouche pardonnée.

... Sur la presqu'île lyonnaise on oublie les ruminations du Rhône, on délaisse la fougue de la Saône, le passé et le futur sont des cônes lumineux qui se rencontrent dans l'installation de Saraceno. Une résurgence des sons enregistrés par une sonde spatiale près des anneaux de Saturne résonne dans mon ouïe et le silo de l'ancienne usine de sucre. Je l'ai senti avant de l'apprendre par le texte de présentation, une ondée mélancolique m'avait traversé jusqu'à la moelle. L'araignée tissait sa toile autour de ma présence au monde dans laquelle rien ne me disait que Jifit alias pseudo-Toussaint s'est rendu compte du signe que j'ai crypté à son intention dans ma première nouvelle en auteur dit-femme. Soit il ne m'a pas reconnu, soit il se garde bien de me le faire savoir. Faudra-il que je lui fournisse d'autres preuves ?

Je m'étais promis que, si j'échappais à la mygale Saraceno, j'allais écrire ma deuxième version de *l'Île des anamorphoses* et me laisser deviner par Jifit. Depuis qu'il est devenu insulaire par passion de sa M.M.M.M., mon ami a quelque peu de mal à supporter les vellétés des continentaux. Il se confond avec son *insula* au point de se croire de retour dans le liquide amniotique. Jifit s'évertue à déchiffrer son sigle comme *Marie autant Madeleine que Marguerite de Montale*, cela marche pour le public friand, mais pas pour moi. Je puis entendre la voix de Jifit qui se répand depuis la source de mon oreille interne et qui appelle sans cesse : ma-ma-ma-ma...

Moi j'ai beau flâner des journées entières sur l'île Barbe à ma portée, je ne trouve pas en moi ces sensations viscérales de tangage et d'harmonie aquatique qui feraient de moi un ilien. Or j'aurais pu ou même dû l'être puisque mon père m'a nommé Ilarion. Je naissais sur terre ferme neuf mois après sa démobilisation de la 115^e Compagnie de marche du génie aérien sur l'île Mangareva. Le Centre des expérimentations du Pacifique n'en avait plus besoin. Le nuage radioactif venant de Moruroa l'avait surpris dans ses tendres ébats avec une délicieuse isloise, ma future mère. Le jeune militaire avait une journée de permission, l'amour l'étourdissait et je le sais avec précision, comme cela n'arrive que rarement dans le domaine généalogique : j'ai été conçu le 2 juillet 1966. Un jour romanesque et *Le jour* de l'essai nucléaire en Polynésie, premier d'une *Série* française et, croyez-moi, ce n'était pas du cinéma.

Et si aujourd'hui je m'obstine à en faire de la littérature, ce n'est que pour en mettre plein la vue à Jifit. Le dieu Saraceno reste mon *Il-des-aires*, mais il pâlit insidieusement. Il ne peut pas en être autrement parce que mon *Il* des eaux et de tous les espaces buvables et respirables, c'est incontestablement *Jifit* — ma formule existentielle n'est qu'une paraphrase de la sienne — *Je autant Jifit que J-Ilarion de Ji-Coiffe*. J'en suis fier, seulement pour marquer un semblant d'autonomie, mon sigle se présente penché, ses lettres sont en italiques — *JJJJ* — allure ou port d'une notation musicale.



Quand suis-je descendu de la loggia ? J'inspirais le jour à grandes bouffées après m'être évanoui sous la mygale qui œuvre pour Saraceno.

Sur la berge depuis quelque temps, l'insignifiant Ilarion, esquille de mon père, se mouvait sans but, tandis que moi, *JJJJ* j'avais à l'esprit le début d'une trajectoire anamorphosique inédite vers l'âme, l'odeur... ou je ne sais pas quoi de *Jifit*. Ma langue pendait, lourde comme celle d'un chien qui bave, pendant ma course effrénée vers la maison.

Tombé en vrac devant mon Mac, j'ai ressenti une pulsion érectile palpable à l'instant où mon autre nom, celui de jeune fille, fut de retour. Après la parution de ma créature Luminitza C. T. tout devenait possible sur la page. Le narrateur pouvait se tirailler dans tous les sens à la première personne du singulier masculin ! Elle doit se tenir là pour m'assurer une libido par des sécrétions intimes, initiatiques, propres aux ouvertures féminines et probablement semblables à la mécanique sensuelle de la mygale qui s'auto-vampirise pour la gloire de Saraceno. Autrement (nom d'une pierre !), le gars que j'incarne n'aurait aucune prise sur sa parole. Je me laisserais subitement deviné par Jifit alias pseudo-Toussaint, mon île coulerait de honte et le Pacifique des essais nucléaires me reprendrait à lui.

Odor di femina, la signature, en haut à droite du cadre formel que je me donne, impose un titre :

Ne compte pas sur l'envers du monde

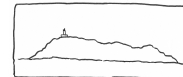
L'effet de cette recommandation est immédiat. Le personnage de *JJJJ* prend au grand complet possession de mon corps comme s'il s'agissait d'un ensemble vestimentaire, pour ne pas dire épidermique, et je débarque en hydroglisseur sur Capri. Je mets pied à terre en espérant me faufiler par Les jardins d'Auguste jusqu'à Anacapri sans avoir à m'expliquer avec Elleria, danseuse-effeuillage et prototype d'une *Elle-sans-faute*, esquissée par Rainer Maria R. Peine perdue !

Elleria semble me guetter, de ses yeux verts, tous les matins à la Chartreuse, telle une hirondelle, depuis la nuit où je m'étais éclipsé de son nid surchauffé. La femme au teint décoloré par la fatigue veut me récupérer, jouir de ma culpabilité ne serait-ce que pour un temps déterminé. Sa solitude pardonne mon affront, comme elle voudrait qu'on lui pardonne ses propres désobéissances. Un paon s'approche et passe queue rampante tout près sur la pelouse.

— Je resterai discrète, j'accepterai que tu ne me dises pas tout, je tarirai les larmes de mes yeux en dehors de tes venues...

Absent, Ilarion ne peut pas entendre les serments de la pieuse Elleria, les sons hérissés de sa voix accèdent jusqu'à *JJJJ*, qui ne se laisse pas saisir. Le paon s'écrie en se déployant sous un amandier prêt à reflurir. L'ouïe de *JJJJ* entre dans un lien exacerbé avec l'invisible et je perçois subtilement des transmissions de l'autre côté de la nature humaine. Impérieux, un message me parvient de l'*Il* de Rainer Maria R. au regard dilué dans l'Ouvert :

— Dépêche-toi de trouver l'oiseau *Măiastra* et rétrécit son gosier afin qu'il n'émette plus son odieux trille-triel *di-eu di-eu- di-eu...* Fais-lui plutôt gazouiller : *i-eu*



i-eu i-eu. La lettre D est déclarée anachronique, elle n'a plus la connotation musicale d'autrefois.

Ma mission était décidée sans délibération. J'aurais voulu avoir un minimum de conseils, mais *Il* de Rainer Maria R. pénétra l'infini tout aussi rapidement qu'il s'était manifesté dans le périmètre transparent entre Elleria et moi. Comment m'y prendre ? D'abord, éloigner la fille, silencieuse depuis un instant, mais inclinée, prête à se lover contre moi. Il ne faut surtout pas qu'elle me suspecte d'intentions peu orthodoxes. J'extraits de mes souvenirs enfantins une voix à peu près angélique :

— Elleria, va à la maison, fais couler un bain aux sels aromatiques, je te rejoindrai dès que j'aurai trouvé pour toi le cadeau rêvé, ton altruisme mérite récompense.

— Oui-oui, mon Ilarion chéri. Si tu perds ton chemin, rappelle-toi de l'épigraphe que j'ai fait graver au-dessus de mon portillon. Tu sauras que tu es arrivé à bon port lorsque tu liras : *Che perisca quello che impedisce di amare...*

Ilarion aurait peut-être eu un pincement dans la poitrine ou un tressaillement au long de la verge, tandis que mon bulbe de *JJJJ* ne désire qu'une chose : rester seul ! Ce n'est sûrement pas moi qui vais empêcher Elleria d'aimer ses fantasmes.

Je suis appelé ailleurs, mais où précisément ? Vais-je toujours vers Anacapri ou vaut-il mieux que je courre en zigzags sur la Via qui descend jusqu'à la grotte d'azur ? Indécis, je baisse le regard et découvre entre un pied d'*Hermès au repos* et les feuilles triples d'une branche de myrte l'inscription : *Anamorphoein*. Le mot endormi dans sa goutte de nacre bleue sur le marbre est barré d'un trait sombre (censure ou flèche d'orientation ?) Je me saisis de la direction donnée, je devance *Hermès* pour prendre à bras le corps le promontoire caprin au Belvédère di punta Cannone.

Soudain, ma vue est accaparée par les Faraglioni di Capri, trois pinacles de pierres se détachant du littoral, qu'on dit colonisés par des lézards des ruines. Les Faraglioni m'apparaissent comme les avortons d'une érosion forte, mais incapable de leur rendre la véridicité des îles. Lorsque l'oiseau *Mäiastra* peut s'échapper de la Collection des amours de Peggy G. à Venise, le volatile il/elle, androgyne miraculeux, nidifie probablement sur un de ces rochers érigés dans le ciel convoité par la mer Tyrrhénienne. En vain mes rêveries d'envol pour atteindre l'oiseau *Mäiastra*, la force gravitationnelle me cloue au sol, *JJJJ* n'est pas à la hauteur de son épreuve...

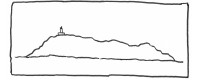
À l'instant même où je m'avouais perdant, un chant étiré, éternel — *di-eu di-eu-di-eu...* — frémit au creux de mes oreilles. Aveuglé de fureur, j'ai attrapé quelque chose de cet émetteur situé tout près de mon épaule droite (un plumage doré que j'ai distingué d'un coin d'œil) en hurlant à mort :

— Avale, avale ce D !

Tu dois gazouiller : *i-eu i-eu i-eu !... i-eu i-eu i-eu !...*

— I-I-Ila-rion tout doux, tout doux, desserre tes mains, oui, comme ça...

Elleria, qui m'avait suivi en douce ne croyant pas une once de ce que je lui avais promis, m'arracha à ma divagation. Sans quoi mes doigts allaient étrangler la gorge d'une pubère à la chevelure flavescente, une fillette-mésange qui pratiquait l'aubade en plein air. Sur les hauteurs de Capri, pas tout à fait dans l'envers du monde.



Ma deuxième version de *L'île des anamorphoses* peut maintenant se greffer d'une toile à l'autre, du tissage de la mygale Saraceno sur le ciel-Borges-Projet grouillant des ils-iliens. Cœur serré, il ne me reste plus qu'à attendre la réponse que Jifit alias pseudo-Toussaint fera à l'adresse de Luminizza C. T., la représentante légale de mes élucubrations de ce jour.

— Allô... Allô ! Jifit, c'est toi ? Oui, je ne t'oublie pas, je serai au spectacle comme toujours. Ta perruque est prête, attends-moi à Clermont pour « Aime ! /Aime ! /Aime ! /Aime ! », attends-moi...